

SE TRANSFORMER LES UNS LES AUTRES

Philippe Lemoine

TRANSFORMER

Depuis moins de cinq ans, l'accélération que connaît la révolution numérique a entraîné une prolifération hallucinante du mot « transformation ». Lorsque l'on tape ce mot sur Google, on trouve environ 17 000 000 réponses pour « transformation numérique ». Tous les grands cabinets de conseil en stratégie mettent désormais l'accent sur une offre d'accompagnement de la transformation digitale des entreprises et des organisations. À titre d'exemple, un document de prospective¹ émanant du *think tank* interne de Philips caractérise l'économie future comme une « transformation economy » dont curieusement le but même serait la « transformation », alors que l'économie actuelle privilégie le développement et que le modèle d'hier avait pour but la croissance. Plutôt que « révolution » qui paraît aujourd'hui daté ou même que « métamorphose » qu'Edgar Morin a promu aux frontières de la sociologie, de la théorie des systèmes et de l'observation du vivant, l'heure serait à la transformation.

¹ Reon Brand, Simona Rocchi, *Rethinking value in a changing landscape*, Philips Design, 2011.

SE TRANSFORMER

Une raison tient peut-être au fait que transformation renvoie à une vision transitive : on ne veut pas seulement dire que telle ou telle entreprise est transformée par le numérique mais qu'elle se transforme avec le numérique. Certes, on peut aussi bien dire « se métamorphoser » que « se transformer ». La chenille se métamorphose en papillon et, dans la nouvelle de Kafka, Gregor Samsa se métamorphose en « vermine monstrueuse ». Mais à travers ces exemples, on saisit une nuance : la métamorphose est une formidable allégorie de l'imprévisibilité et des bifurcations brusques que connaît l'histoire ; elle n'est pas avant tout une question de volonté. Or, ce qui est visé avec le terme de transformation, c'est l'appel à la volonté auto-transformatrice des acteurs. Tout le monde en a assez des conseillers qui ne sont pas les payeurs, des théoriciens qui ne vont pas au charbon, des idéologues coupés du réel. La crise écologique illustre bien ces enjeux qui supposent que chacun transforme ses manières de se déplacer, de s'habiller, de se nourrir, d'habiter et de se chauffer. Ce qu'Anthony Giddens a appelé le paradoxe du 4x4 devient une question politique majeure : il n'est plus supportable d'être pour la sobriété énergétique dans les mots et pour le gaspillage dans les actes.

L'expérience de la vie montre pourtant que « se transformer » est une chose difficile. Il n'y a pas que les grandes organisations bureaucratiques qui manifesteraient une « résistance au changement » ! Songez à toutes ces bonnes résolutions qui buttent sur nos addictions et nos compulsions de répétition. Maigrir, faire du sport, voir plus ses enfants, être à l'écoute de l'autre, reprendre son violon : les premiers



mois de l'année sont un cimetière où, tels des pachydermes, les vœux volontaristes du 31 décembre viennent échouer. Et pourtant, tout s'accélère parfois brusquement ! Des parents médusés se demandent comment leur fils a pu quitter sa vie d'adolescent aimant les fringues, les filles et les sorties en boîte pour se retrouver, sans crier gare, combattant volontaire en Syrie. Des hommes mûrs ayant un bon emploi et un bon salaire embarquent pour le Jihad avec femmes et enfants.

Ces derniers exemples amènent toutefois à s'interroger sur l'autonomie de décision des personnes qui bifurquent ainsi brusquement. Leur conduite n'est pas toujours dissociable d'un environnement qui a exercé une pression ou d'un groupe auprès duquel on veut pouvoir mettre en scène sa vie. Michel Maffesoli parle d'hétéronomie et de soumission à la tribu, dans un contexte post-moderne. De même, Jeremy Rifkin relie une certaine conscience psychologique au monde existentiel post-moderne que nous serions en train de quitter pour entrer dans l'âge de l'empathie. Dans ce monde qui a marqué la fin du XX^e siècle, il n'y a pas seulement place pour l'endoctrinement ou le prosélytisme, il y a également un groupe d'entraide pour chacun. Sur le modèle des Alcooliques Anonymes créés en 1935, il y aurait 500 000 « self-help groups » aux États-Unis de telle sorte que chez les Américains âgés de 25 à 34 ans, plus d'un sur quatre aura été membre d'un de ces groupes à l'âge de 35 ans.

SE TRANSFORMER LES UNS LES AUTRES

L'utopie qui se développe aujourd'hui n'est pas seulement celle de se transformer dans un groupe, à l'occasion d'une crise personnelle ou spirituelle. Elle renoue avec une ambition plus forte d'agir sur son propre destin, mais dans l'interaction avec les autres. L'épisode post-moderne a pris fin. Nous pouvons à nouveau penser un horizon collectif désirable. L'horizon qui émerge, c'est celui de se transformer les uns les autres².

² Philippe Lemoine, *La Nouvelle Origine*, Ed. Nouveaux Débats Publics, 2007.

Si cette utopie paraît avoir la force de capter les imaginaires, ce n'est pas seulement parce que nous serions confrontés à l'immense bouleversement que constitue le déploiement du réseau Internet qui incarne cette promesse d'une extension infinie des interactions. Mais c'est aussi parce qu'en amont de la technologie, nous vivons dans une désarticulation que Jacques Lacan avait pointé en assénant que les camps de concentration étaient le réel de notre temps. C'est à travers le prisme tragique de ce réel que se dessine à nouveau un horizon d'espoir.

Lorsque Lacan formule ce diagnostic, il vise la manière dont les camps ont pour effet de détruire l'imbrication des trois anneaux que constituent le symbolique, l'imaginaire et le réel, précisément. Comme les anneaux de Moebius, ces trois instances sont entrelacées et unies par le Nom-du-Père. Et c'est sa négation qui conduit à l'éparpillement où le réel se retrouve, sans articulation avec l'imaginaire et le symbolique. En portant atteinte à l'identité du sujet, les camps s'érigent en réel implacable.



Dans l'immédiat après-guerre, le trouble de ce réel désarticulé se manifeste notamment à travers deux symptômes : les bandes d'enfants sauvages et le mythe de l'anti-camp. Les bandes, c'est ainsi que survivent les enfants-orphelins rescapés des camps : ils ne respectent plus aucune autorité d'un monde d'adultes qui s'est déconsidéré sous leurs yeux ; ils peuvent se conduire avec sauvagerie et la seule organisation qu'ils reconnaissent, c'est celle de la bande de jeunes du même âge qui s'entraident et s'assistent les uns les autres. L'anti-camp, c'est le mythe d'un lieu qui fonctionnerait comme l'exacte antithèse d'un camp de concentration : là où régnait l'ultra-discipline, ce sera l'ultra-liberté ; là où il y avait privation, il y aura abondance ; là où il y avait sadisme et pulsion de mort, il y aura hédonisme et jouissance sans entraves³.

Durant les Trente Glorieuses, ces deux figures cheminent mais sans s'organiser en un nouvel horizon. Alors que les philosophes avaient pu voir dans Auschwitz non un accident tragique de l'Histoire, mais un effondrement de l'idée même d'un sens de l'Histoire, la modernité classique parvenait à restaurer un décor optimiste. Un horizon collectif plus ou moins solide s'affirmait autour de la Croissance et de la Paix. Jusqu'aux années soixante-dix et aux travaux du Club de Rome, on ne s'interrogeait pas sur les limites de la croissance et, même si l'expression « équilibre de la terreur » dominait la géostratégie de l'arme atomique, on voulait croire à un avenir pacifié. La société s'organisait à nouveau autour du travail, de la production, de l'accumulation du capital et des rapports de force entre États.

Sans bruit, le neuf prenait place dans le « no man's land » du vaste territoire que Joffre Dumazedier intitula les loisirs au début des années soixante⁴. Les groupes de rock'n roll avaient pris le relais des bandes d'enfants sauvages et le Club Méditerranée avait été imaginé par Gérard Blitz selon le mythe exact de l'anti-camp.

⁴ Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir*, Seuil, 1962.

SE TRANSFORMER LES UNS LES AUTRES, COMME MOUVEMENT CONTRE-CULTUREL

Le 14 Janvier 1967, un rassemblement s'organise dans le Golden Gate Park de San Francisco : c'est le rassemblement du Human Be-In qui cristallise l'intérêt des médias pour la contre-culture hippie qui se développait dans le quartier de Haight-Ashburry. En mai 1967, Scott Mc Kenzie chante : « If you're going to San Francisco, be sure to wear some flowers in your hair... ». En juin, l'album Sargent Pepper's Lovely Hearts Club Band véhicule le message des Beatles : « All you need is love ». C'est le début du Summer of Love où 100 000 jeunes du monde entier convergent sur San Francisco et Berkeley. C'est la fusion des deux symptômes : les bandes de jeunes investissent en grand l'anti-camp. Dans le Golden Gate Park, la nourriture est gratuite, la drogue et l'amour sont libres. Dans la foulée, près de 700 000 jeunes urbains américains décident d'aller vivre à la campagne et d'y fonder des communautés. Au-delà d'une opposition à la guerre du Vietnam, la jeunesse s'affirme comme une force politique nouvelle, capable d'occuper des espaces pour y faire vivre des utopies au quotidien.

Le propos n'est pas ici de décrire l'embrasement planétaire qui se produit en 1968 ni la manière dont une brèche s'est creusée dans

³ Gérard Haddad, *Lumière des astres éteints*, Grasset, 2011.



tous les murs de certitude, invitant à un déluge de prises de parole, de débats, de lectures, de renouveau de la pensée. Avec Mai 68, les fulgurances intellectuelles du situationnisme puis du post-structuralisme, le retentissement international de la « French Theory », la France n'est pas la moins concernée par cette ébullition. Mais lorsque l'excitation retombe, c'est en France que se manifestent le plus nettement les forces de la réaction. On tourne la page de « la pensée 68 » et on fait mine de croire qu'il s'est seulement produit une modernisation des mœurs, une libération de la sexualité, une décontraction des façons d'être qui vont se conjuguer avec l'individualisme et la consommation.

SE TRANSFORMER LES UNS LES AUTRES, VECTEUR DE LA TECHNOLOGIE

Pourtant, l'énergie libérée par la rencontre des bandes de jeunes et des anti-camps va trouver de nouveaux relais pour s'étendre et pour s'affirmer. De 1942 à 1953, l'envie de fonder une autre vision de l'Homme et une autre conception du pouvoir s'était incarnée dans des rencontres interdisciplinaires sous le nom de cybernétique, un nouvel art du gouvernail, une nouvelle science du gouvernement. Rassemblant des anthropologues (Margaret Mead, Gregory Bateson), des mathématiciens (John Von Neumann, Norbert Wiener), des neurophysiologistes (Warren Mc Culloch), les conférences Macy's avaient poussé loin l'idée de dépasser la barbarie et de mettre fin au projet de faire de l'homme un loup pour l'homme.

On y tablait sur l'information et sur l'intelligence pour surmonter la force et la cruauté. Un des premiers automates cybernétiques a d'ailleurs été un renard, pas un loup. Dès 1950, Norbert Wiener exprimait toutefois les limites d'une conception qui ne serait que technicienne de leur projet : « une société qui automatiserait les travaux d'esclave, ne se libérerait pas pour autant du principe même des rapports entre maître et esclave »⁵ (Cybernetics and human being). Les descriptions que l'on peut alors faire de l'univers concentrationnaire comme un univers qui n'exclue pas le recours à la rationalité technicienne confortent l'idée que ce n'est pas par un seul décroisement dans l'ordre du savoir que l'humanité instaurera un autre réel que le réel des camps.

Dans la foulée du Love Summer, au moment du retour à l'ordre, c'est pourtant dans la technologie que l'idée de bandes d'égaux va trouver refuge. En 1973, un protocole technologique nouveau est conçu pour organiser les réseaux d'ordinateurs : rompant avec les architectures utilisées jusque-là, justement appelées « maître/esclave », le protocole TCP/IP définit un mode de communication peer-to-peer, pair-à-pair. Si Jacques Lacan avait pu prévoir l'essor que prendrait ce protocole avec le déploiement d'Internet, n'aurait-il pas été tenté de désigner un nouveau régime du réel derrière ce « Nom-du-Pair » ? Parallèlement à ces avancées technologiques, la fin des années soixante-dix voit la dissolution progressive des différentes communautés qui s'étaient formées aux États-Unis et en Europe.

⁵ Norbert Wiener, *The Human use of human being: cybernetics and society*, Houghton Mifflin, 1950, pour la première édition.



Mais dès le début des années quatre-vingt, un jeune cybernéticien qui avait participé au mouvement, Stewart Brand, déploie le « Whole Earth 'Lectronic Link », le WELL, qui fonde la notion de communautés virtuelles et qui, dix ans avant le WEB, instaure un lien interactif et électronique entre ces communautés. On a pu dire qu'aux sources de l'utopie Internet se trouvait cette jonction entre la contre-culture et la cyberculture⁶. Internet relaie en effet les figures symptomatiques de l'après-guerre : les nouvelles bandes de jeunes sont les start-ups et la Toile se présente comme un anti-camp planétaire.

Tout se passe comme si l'invention de l'ordinateur à la fin de la guerre avait procédé de la désarticulation du réel, de l'imaginaire et du symbolique et avait dilaté ce vide avant de le transformer en puissance. La puissance des flots avait submergé les terres. Ce nouveau statut océanique du réel qu'on n'appelait pas encore le virtuel, il fallait le surmonter et les premiers scientifiques regroupés autour du projet de cybernétique visaient précisément à doter l'homme d'un gouvernail. Comme si la préservation de la vie supposait de construire une nouvelle arche... Mais ce propos humaniste ne suffisait pas à arracher la technologie au seul monde de l'armée et des grandes organisations. C'est l'irruption des forces de la jeunesse et de l'anti-camp, c'est leur conjugaison qui ouvrent la brèche d'une alternative libertaire : 1973, le protocole TCP-IP et la communication de « pair-à-pair » ; 1984, l'ordinateur personnel avec le clip spectaculaire d'Apple qui prétend que le Mac va faire exploser le totalita-

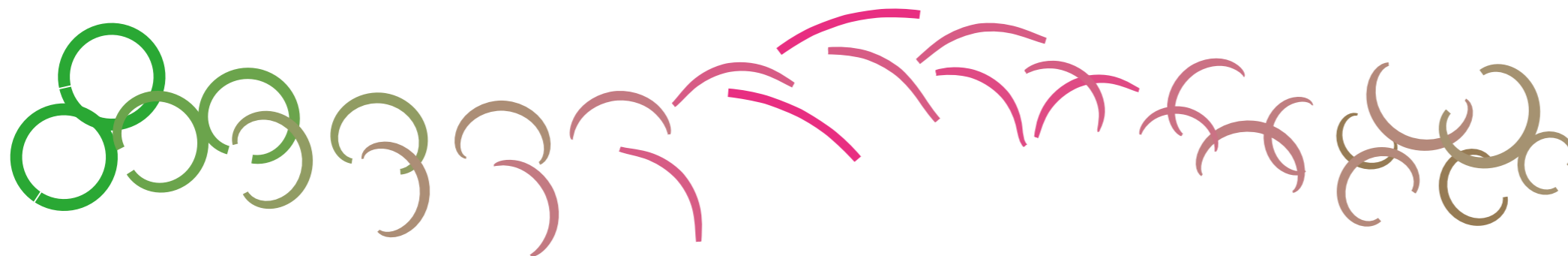
risme ; 1993, le CERN verse dans le domaine public les technologies du World Wide Web dont s'empare aussitôt Mosaïc, puis Netscape devenu Mozilla Firefox.

SE TRANSFORMER LES UNS LES AUTRES, HORIZON DE LA NOUVELLE MODERNITÉ

Depuis lors, les tensions n'ont cessé de croître. Sous nos pieds, le vide créé par la puissance technologique devient vertigineux. Doublement tous les 18 mois de la puissance des micro-processeurs, doublement tous les ans du stock mondial de données. Echelle nano des technologies et prolifération des adresses Internet. Chaque millimètre carré de la terre, chacun de ces millimètres carrés où Darwin voyait la trace du vivant et du travail de labour des vers de terre, est le siège de 667 millions de milliards d'adresses IPv6. Internet des objets, Internet des atomes. Et ce n'est pas fini : décryptage banalisé des génomes, méta-convergence du biologique et du numérique, homme augmenté. Tout cela pour qui, pour quoi ?

Au milieu de l'océan, des îlots diffusent leur lumière et attirent les navigateurs perdus. Google, Apple, Facebook, Amazon : chacun d'entre eux se présente comme une plateforme, comme un havre accueillant de certitude et de simplicité au milieu des océans de complexité où nous avons peur de nous perdre. À eux quatre, ils stockent 80 % des données mondiales. Avec quelques autres, ils concentrent 25 % du cash des entreprises américaines.

⁶ Fred Turner, *Aux sources de l'utopie numérique : De la contre culture à la cyber-culture*, C&F Editions, 2012.



Et leur image n'est pas en reste ! Ce sont les marques les plus admirées, les plus dessinées, auxquelles nous sommes prêts à nous soumettre comme jamais dans l'histoire des marques. Et pourtant, par rapport à l'immensité des possibles, ce ne sont que de tous petits ilots. Leur force paraît immense, mais elle ne repose que sur nos peurs et notre besoin de faire escale. Que resterait-il hors de cette confiance ?

C'est là que l'espoir prend à nouveau le visage non d'une technologie mais d'une interaction avec les autres, à travers le réseau et la technologie. L'intelligence collective s'affirme avec les logiciels libres, avec les wikis, avec l'économie collaborative. Un changement très rapide se creuse dans le rapport aux sachants : les vendeurs font face à des clients qui en connaissent parfois plus long qu'eux ; les médecins doivent répondre aux questions parfois naïves, parfois angoissées mais souvent compétentes de patients qui ont consulté des sites spécialisés ; les enseignants sont interpellés par de nouvelles générations de parents d'élèves. Dans les entreprises, dans les associations, dans la politique, la parole descendante des tribuns ne fascine plus grand monde et la demande est celle d'une co-construction des stratégies. Les limites sont sans cesse repoussées et un intérêt nouveau pour la science se manifeste lorsqu'elle quitte les modèles organicistes et mécanistes et décrit comment notre ADN reflète les lointains croisements entre homme de Neandertal et homme de Cro-Magnon, comment notre écosystème digestif met

en jeu des dizaines de milliards de bactéries résidentes qui interagissent avec les cellules de notre corps, comment des co-évolutions ont pu marquer depuis 15 000 ans nos rapports avec les animaux que nous avons domestiqués, comment le vivant procède même parfois de co-évolutions entre nous, des animaux, des plantes et des arbres. Nos valeurs se renouvellent avec l'idée que nous pourrions nous transformer les uns les autres. Lorsque le journaliste Glenn Greenwald interviewe Edward Snowden dans le centre commercial de Hong-Kong où ils se sont donné rendez-vous, il lui demande pourquoi il a lancé l'alerte de l'affaire Prism. Pourquoi a-t-il pris le risque à 27 ans de passer pour un traître et de vivre une vie de fugitif pour le restant de ses jours ? Et Edward Snowden répond en substance : « Internet a tellement compté pour moi dans la construction de ma personnalité, je m'y suis tellement exposé et j'ai tellement bénéficié du retour des autres, que je n'imagine pas un avenir où la jeunesse n'aurait plus cette ressource. Cela suppose que le réseau reste digne de confiance ». Quelle transformation dans les motivations du combat « Informatique et Libertés », par rapport à ma génération ! Dans les années soixante-dix, au moment où je militais en ce sens, nous agissions au nom du passé et des années noires du nazisme, du totalitarisme et du génocide. Aujourd'hui, certains reprennent le flambeau au nom de l'avenir et du droit à se construire librement, en interaction avec autrui. Serions-nous en train de dessiner un autre horizon que le réel des camps ?



Les propos d'Edward Snowden entrent en résonance avec ceux de théoriciens libertaires comme Lawrence Lessig ou Eben Moglen qui affirment que l'architecture de bout en bout d'Internet est devenue un bien commun de l'humanité. Cela n'aurait pourtant aucun sens de confondre l'espoir avec une technologie, d'autant plus que le vide vertigineux continue de se creuser.

Mais notre regard sur l'homme est en train de changer. Nous n'attendons plus que la lumière nous vienne d'en haut. Nous comprenons, comme nous le dit le bouddhisme, que chacun de nous peut s'éveiller. Cela suppose certes un travail sur soi : il faut se transformer soi-même. Mais dès que quelqu'un s'éveille, cela a un effet sur les autres et une énergie incroyable se dégage lorsque plusieurs soleils croisent leurs rayons. Un nouvel horizon d'espoir s'ouvre pour l'humanité : se transformer les uns les autres.

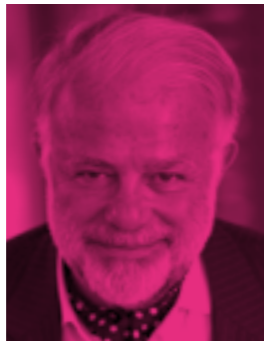
Philippe Lemoine

Président-fondateur du Forum d'Action Modernités.

Également Président-directeur général de LaSer et président de la Fing.

Commissaire à la Cnil, il est actuellement chargé par le Gouvernement d'une mission sur le pilotage de la transformation numérique de l'économie.

Il est l'auteur de *La Nouvelle Origine* (Nouveaux Débats Publics, 2007).



SAVING THE NET FROM THE SURVEILLANCE STATE

EXTRAIT D'UNE INTERVIEW
DE GLENN GREENWALD

"Big Brother may be watching you. But Glenn Greenwald is watching Big Brother." Ces mots du journaliste Edward Moyer dans son interview "Saving the Net from the surveillance state: Glenn Greenwald speaks up" résumant assez bien la transformation de cet avocat en droit constitutionnel en journaliste en croisade.

Du moins en partie, car Glenn Greenwald fait plus que « surveiller ». À travers ses efforts, il cherche à protéger la vie privée et son caractère sacré, et ne veut rien de moins qu'empêcher l'internet de devenir « le plus redoutable outil de contrôle des hommes et d'oppression jamais connu ».

Morceaux choisis de l'interview de Glenn Greenwald par Edward Moyer, où il est question de liberté de la presse, de vie privée, mais aussi des idéaux portés par les lanceurs d'alertes :

"The Internet is being degraded from what its promise was, which was an instrument of freedom, into probably the most effective means of human control and oppression ever known – because there never existed a technology before to allow people's every thought and word to be comprehensively chronicled in the way the surveillance state allows."

"A lot of times people have difficulty understanding why privacy's important (...) what I find (...) is that

the quest for privacy is very pervasive. We do all kinds of things to ensure that we can have a realm in which we can engage in conduct without other people's judgmental eyes being cast upon us."

"What's important about a surveillance state is that it creates the recognition that your behavior is susceptible to being watched at any time. What that does is radically alter your behavior, because if we can act without other people watching us, we can test all kinds of boundaries, we can explore all kinds of creativity, we can transgress pretty much every limit that we want because nobody's going to know that we're doing it. That's why privacy is so vital to human freedom."(...)

"And that's the real menace of a ubiquitous surveillance state: It breeds conformity ; it breeds a kind of obedient citizenry, on both a societal and an individual level. That's why tyrannies love surveillance, but it's also why surveillance literally erodes a huge part of what it means to be a free individual."

The internet "expands your sense of possibility as a human being, so that you realize just how many options you have in terms of the kind of person you want to create yourself as, the kind of thought systems you think are valid or to which you ultimately even subscribe. And this freedom that the Internet affords is, I think, unprecedentedly valuable.

And a big part of it is anonymity, because that kind of freedom is possible only if you're secure in knowing that the conversations you're exploring, the kind of ideas you're testing out, the identities you're assuming in order to gain entrance to certain places or to see how people are reacting to you in different circumstances is possible only if you're able to do that anonymously."

"And, you know, when I was trying to ask Edward Snowden in Hong Kong why – not just abstractly, but on a visceral level – he decided to risk his liberty and his life in pursuit of these sort of ethereal, distant, political objectives, that's what he talked about, was what the Internet culture did for his life, for him as a human being, and how he didn't want to live in a world without it. And I definitely empathized with that completely."

Pour lire l'interview dans son intégralité :
http://news.cnet.com/8301-13578_3-57613838-38/saving-the-net-from-the-surveillance-state-glenn-greenwald-speaks-up-q-a/